

Bicentenaire de la mort de Madame de Staël (14 juillet 1817)

Editions Gallimard

Folio Classique

A paraître le 18 mai 2017

Madame de STAËL

Delphine

Edition et préface d'Aurélia Foglia
professeure à l'Université de Paris-III



Ce roman par lettres, qui se déroule entre 1790 et 1792, met en scène Delphine d'Albémar, une femme jeune, veuve, riche et cultivée. Affranchie de toute autorité et de toute tutelle, elle réunit les conditions, si rares à l'époque, qui lui permettent de disposer de sa personne, de ses idées, de son cœur et de ses biens. Elle est une femme libre. Elle incarne le triomphe de cette liberté en même temps que le risque mortel qu'elle fait encourir. Le roman raconte une histoire d'amour qui ne peut jamais avoir lieu. C'est l'histoire d'une femme, mais aussi l'histoire de la femme. En entretissant des vies, à travers les voix haletantes qui s'expriment dans les lettres et la tristesse centrale d'un amour impossible, Mme de Staël analyse minutieusement ce qu'a de cruel et de carcéral la condition féminine de son époque. Elle interroge un monde où le simple fait d'être femme vaut condamnation. Ce temps n'est pas si reculé, et les problèmes qu'avec lucidité la romancière soulève n'ont rien d'inactuels.

Quand le roman paraît, en 1802, il fait sensation. Alors que le premier consul, Napoléon Bonaparte, confisque le pouvoir, Mme de Staël déploie en récit une large réflexion sur la liberté. Le roman déplaît : dès 1803, l'auteure sera interdite de séjour dans la capitale et condamnée à l'exil. Mme de Staël devient l'ennemie déclarée de Napoléon : c'est une consécration. Le pays meurtri a besoin de compassion : le roman, misant sur l'empathie, apporte ce remède à la grande souffrance du temps et vise à restaurer la communauté. Staël, en écrivant, participe au travail de deuil de la nation.

Mme de Staël a pour père le dernier ministre de Louis XVI, Jacques Necker; sa mère est une salonnière réputée. Grandie à l'école des Lumières, elle se tient entre deux mondes, au seuil de deux siècles, entre une société d'Ancien Régime et une nouvelle ère, dont la forme politique tremble, encore incertaine, une République si précaire qu'il lui faudra plusieurs révolutions encore pour s'imposer. A la fois romancière (*Corinne*, *Delphine*) et essayiste (*De la littérature*, *De l'Allemagne*), Mme de Staël est un esprit universel.

Déjà au catalogue Folio :



Corinne ou l'Italie
Edition de Simone Balayé

Folio Classique n° 1632 / 640p / 12,50€



Trois nouvelles
Edition établie et présentée par
Martine Reid
Folio 2€ n° 4879 / 144p
(série Femmes de lettres)

Attachée de presse : Frédérique ROMAIN

☎ 01 49 54 43 88 / 15 66 / frederique.romain@gallimard.fr

Editions Gallimard 5, rue Gaston Gallimard 75007 Paris

Mme de Staël a fait paraître tout d'abord son roman chez Paschoud, à Genève, en 1802, et presque simultanément à Paris, chez Maradan, dans une version qu'elle a déjà revue, et qui est donc bien meilleure. Le texte de *Delphine* suit ici le manuscrit communiqué par la Bibliothèque nationale de France : il s'agit de l'édition Maradan de 1803, qui reproduit fidèlement la première édition de 1802, excepté de très rares corrections ponctuelles de la main de l'auteure, ou plus vraisemblablement du prote. Nous en avons modernisé l'orthographe, tout en respectant autant que possible la ponctuation de l'auteure. Nous avons consulté à l'appui les éditions critiques établies par Simone Balayé et Lucia Omacini (Droz, 1987 et Champion, 2004), qui constituent des références indispensables en la matière. Les notes de bas de page sont de l'auteure.

A. F.

Préface

Epreuves non corrigées

Delphine est un livre intempestif. Aujourd'hui, le lecteur y trouvera une telle cure d'anti-cynisme, un si profond réservoir d'enthousiasme et de telles bouffées de dévouement qu'il retournera vers la vie avec une âme rajeunie, renouvelée – il ne doutera plus d'avoir une âme. En 1802, quand il paraît, le roman fait sensation. C'est le geste qu'ose une femme, Mme de Staël, « la trop célèbre », comme la surnomma Benjamin Constant. Alors que le premier consul, Napoléon Bonaparte, confisque le pouvoir, elle déploie en récit une large réflexion sur la liberté. Question fondamentale, qui rend son livre nécessaire.

Elle ne se réfugie pas, comme d'autres femmes auteures – Mme Krüdener ou Sophie Cottin –, dans le hors-temps de l'idylle. Rappelons-le, elle est fille de la Révolution : sa vie n'est pas séparable de l'Histoire. Elle a pour père le dernier ministre de Louis XVI, Jacques Necker. Quant à sa mère, c'est une salonnière réputée. La petite Louise (qui se donnera, au moment de son mariage, le prénom de Germaine) a fréquenté à Paris savants et gens de lettres, Gibbon, Diderot, Beaumarchais, Grimm, Buffon ou encore Voltaire. Grandie à l'école des Lumières, elle se tient entre deux mondes, au seuil de deux siècles, entre une société d'Ancien Régime et une nouvelle ère, dont la forme politique tremble, encore incertaine, une République si précaire qu'il lui faudra plusieurs révolutions encore pour s'imposer.

Révolution du roman

« Vous gouvernez par la mort », lance Mme de Staël à l'adresse des conventionnels, en 1793, dans ses *Réflexions sur le procès de la reine*. Elle appartient à une génération de survivants. Victimes ou bourreaux, tous ont traversé la Terreur, médusés par la violence, armés ou traqués, menacés, arrêtés. Ils ont craint pour leurs biens, leurs proches, leurs vies, leurs idéaux. Règne un climat mélancolique, qui gardera des années un je-ne-sais-quoi morbide ou effaré : un monde a disparu sous leurs yeux. Qui pouvait rester neutre ? Personne. Tous ont été touchés. La ruine est partout. Ces deux millions que Jacques Necker a prêtés au Trésor royal, quel régime les rendra à sa fille ? Vague après vague, les émigrés sont allés grossir la masse des Français déchirés et disséminés par la guerre civile. Certains se sont contentés de fuir, emportant ce qu'ils pouvaient. D'autres ont rejoint « l'Armée des Princes » et la coalition des puissances étrangères aux frontières. Germaine de Staël, citoyenne suisse, s'est réfugiée dans le château de son père, à Coppet.

Ceux qui ont si bien connu et partagé, comme la jeune Louise Necker, l'esprit des Lumières, ont pu mesurer l'ampleur des ombres portées par la Terreur. Ils ont appris que les grandes idées aussi peuvent être ternies et tourner au pire. Doit-on pour autant les renier ? Par sa sensibilité politique, Staël est proche des Feuillants, qui appellent de leurs vœux une monarchie constitutionnelle, sur le modèle anglais ; dans un temps de course aux extrêmes où les esprits s'enflamment, qu'ils soient monarchistes ou Montagnards, cette position modérée est peut-être l'une des plus difficiles à tenir. Elle partage les idées libérales d'un Benjamin Constant, dans un dialogue qui va du murmure amoureux au discours à la tribune. Parce qu'elle est dotée d'une immense fortune et d'une vraie générosité, Mme de Staël a sauvé des amis, et d'autres encore, même parmi ceux qui militaient dans le camp opposé. Certains, rappelle Sainte-Beuve, ont voulu voir dans *Delphine* un roman à clefs, et cru reconnaître derrière le charme venimeux et les machinations de Mme de Vernon la silhouette ambiguë de

Talleyrand, grand personnage politique dont la plasticité, de régime en régime, le poussa à trahir sa bienfaitrice. Qu'on en juge : Mme de Staël l'avait aidé financièrement à partir en Amérique ; elle avait fait rayer son nom en premier sur la liste des émigrés ; elle avait appuyé sa carrière politique sous le Directoire, et pour quoi ? Pour que ce puissant ministre l'abandonne et la desserve, quand elle s'opposa à Napoléon. Pourtant, la correspondance confiante qu'elle lui adresse, des années plus tard, prouve qu'elle a pardonné.

Elle a le don d'être au-dessus des petites gens et d'oublier les coups bas. D'aucuns appelleront cela de la naïveté. D'autres, de la grandeur d'âme. C'est aussi une lecture de l'Histoire : le seul ennemi inhumain, à ses yeux, c'est l'esprit de parti. Comme elle le souligne dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, « il faut avoir vécu contemporain d'une révolution religieuse ou politique, pour savoir quelle est la force de cette passion ». Elle dénonce les dangers du fanatisme, qui, poursuit-elle dans ce même essai, « unit les hommes entre eux par l'intérêt d'une haine commune », tout en déployant, en contrepoint, une éthique de la sympathie : elle seule peut renouer les liens durcis ou rompus par la Révolution. Dans *Delphine*, la pitié (dont Rousseau, en 1755, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, fait la seule vertu naturelle), opère entre les personnages et implique le lecteur. L'idéal serait que ce dernier puisse s'écrier, comme M. de Lebensei à la fin du roman : « Jamais aucun des événements de ma propre vie n'a si vivement agité mon cœur ! » (p. 000). Le pays meurtri a besoin de compassion : le roman, misant sur l'empathie, apporte ce remède à la grande souffrance du temps et vise à restaurer la communauté, au sortir d'une « époque monstrueuse ».

Dans *Delphine*, Staël a voulu éloigner les fantômes, les conflits, le sang. Les tenir à distance. Elle a gommé dates et noms propres. Qu'on laisse reposer les morts. Qu'on ne rouvre pas les blessures. Ce n'est pas le lieu. Dès 1798, elle est revenue sur les événements, ailleurs, dans *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et les principes qui doivent fonder la république en France*, demeuré inédit. Dans ses dernières années, elle reprendra le sujet et laissera un manuscrit inachevé, les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, publié à titre posthume en 1818. Le livre sera fondateur dans l'historiographie révolutionnaire, par l'ampleur des polémiques qu'il suscitera. Mais en 1802, ce n'est pas le moment de se retourner vers la Révolution. Elle est morte. L'enthousiasme politique est retombé. Le premier consul s'empare du pouvoir. Staël confie à Claude Hochet, le 1^{er} octobre 1800 : « Je continue mon roman. Il sera fait dans un an, à ce que je crois. Il n'y aura pas un mot de politique, quoiqu'il se passe dans les dernières années de la Révolution. Que dira-t-on de cette abstinence ? Il n'y a plus rien à dire sur toutes ces questions : chaque parti a tué la sienne. Il n'y a plus rien de généreux ni de pur à recueillir ; il faut se taire dès que l'on ne sent plus en soi l'exaltation, et la mienne est finie sur toutes ces idées-là. »

Il n'y a plus rien à dire. Il faut se taire. L'espace du débat public s'est vidé de paroles et d'élan. Autant en prendre acte. Faut-il imaginer une Staël complètement dépolitisée ? Après son *Essai sur les fictions* (1795), qui lui a permis de se positionner d'emblée, avec audace, dans le champ masculin de la théorie, suivant un principe d'alternance qu'elle continuera à observer, elle met ses idées en pratique et part à la conquête du public féminin – le roman est surtout, alors, un genre féminin. Ce nouveau projet répond à une stratégie littéraire avouée : « Quant à moi, je vais faire un roman cet été », écrit-elle à C. G. Brinkman le 27 avril 1800. « Après avoir prouvé que j'avais l'esprit sérieux, il faut s'il se peut tâcher de le faire oublier, et populariser ma réputation auprès des femmes. » Que le genre soit galvaudé, décrié, qu'importe. Qu'il prétende au « succès populaire », comme elle-même le note dans la préface, tant mieux. Elle lui insufflera des enjeux esthétiques et une épaisseur de pensée qui lui donneront force et dignité, afin qu'il exprime son temps.

Le paradoxe tient à ce qu'elle a choisi, malgré tout, la Révolution pour toile de fond. Elle a peint cette grande fresque effacée, sur laquelle doivent se détacher d'autant mieux ses héros excessifs. Ce roman, c'est de l'Histoire en suspens ; c'est le moment où il fait noir, où la Révolution oscille entre grandeur et folie, de sorte que le drame individuel des personnages entre en résonance avec la tragédie collective qu'a traversée la France. Staël, en écrivant, participe au travail de deuil de la nation. Elle y tient. La chronologie interne de *Delphine* court d'avril 1790 à septembre 1792. Quand on lui suggère de changer le contexte, elle refuse : il ne peut en être autrement. Il faut cette inscription. Quand on lui reproche sa conclusion trop politique, elle se rend à l'argument qu'il faut que l'action découle des caractères, plutôt que des événements extérieurs, et elle écrit un deuxième dénouement. Mais il n'a pas la même force, et elle l'écartera des rééditions de son roman.

Delphine poursuit par le récit la parole d'une femme engagée : le champ de la fiction ne sera pas détaché de la vérité historique. C'est pourquoi ce roman fait la révolution. Sur tous les plans. Il rejoue une période traumatique de l'Histoire de France et ses principaux enjeux politiques et philosophiques. Ajoutons que dans le contexte de sa rédaction, entre 1800 et 1802, la situation politique ne tourne pas comme Mme de Staël l'a espéré. Quand Napoléon Bonaparte, ce héros, est rentré de la campagne d'Italie, elle a cru, comme tant d'autres, qu'il serait l'homme providentiel capable de remédier aux faiblesses du Directoire et de consolider la

République. Elle a même envisagé, en femme de tête, de s'allier à cet homme de fer pour qu'ils se partagent le pouvoir. Oui, elle a eu un instant ce fantasme. Mais elle ne fera jamais la conquête de ce militaire laconique aux allures grises, qui ne va pas tarder à se réveiller tyran. La polémique qui entoure l'essai qu'elle publie en 1800, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, manifeste déjà des tensions, des dissensions et de la méfiance. Au moment où Staël publie *Delphine*, le divorce politique est consommé. La lecture du roman renforce la colère de Bonaparte : « C'est de la métaphysique de sentiment, du désordre d'esprit. Je ne peux pas souffrir cette femme-là ; d'abord, parce que je n'aime pas les femmes qui se jettent à ma tête, et Dieu sait combien elle m'a fait de cajoleries¹ ! » Dès 1803, elle sera interdite de séjour dans la capitale et condamnée à l'exil. Comment n'aurait-elle pas déchanté ? Le temps n'est plus des grandes espérances révolutionnaires, ni de l'accueil enthousiaste qu'elle réservait au vainqueur des Pyramides. Les écrivains, inquiétés ou asservis, n'ont plus guère le choix que de se faire les courtisans du nouveau régime, d'entrer dans l'opposition à leurs risques et périls, ou se taire.

Rien de ce qui est contemporain ne lui reste étranger. Staël écrit, dit-elle dans la préface, pour la « France silencieuse ». Son roman ne contient aucune attaque directe contre la tyrannie qui s'est mise à peser sur la parole d'un poids de plomb. Mais, en filigrane, ce silence à lui seul – qu'elle continuera à observer dans *De l'Allemagne*, en 1810, au grand dam de l'Empereur – représente un acte d'insoumission et une critique tacite du nouveau régime ; et c'est ainsi qu'il fut interprété. Faire de *Delphine* « l'esprit de 1789 », selon une expression de Gérard de Gengembre², renouer avec la Révolution au moment où elle représenta, de victoires en dérivées, une explosion de liberté, revient à désavouer Bonaparte et ce qu'il en a fait. Mme de Staël devient l'ennemie déclarée de Napoléon : c'est un sacre.

Delphine, une femme inspirée

Staël a créé, avec *Delphine*, un être selon son cœur. Elle en a fait une femme superlative. Elle l'a parée de toutes les grâces et de tous les talents. Dans la galerie des héroïnes littéraires, elle a la beauté et la blondeur solaires de la princesse de Clèves. Elle se voue comme elle à un amour secret dont elle finira par mourir. Son prénom en fait une prêtresse d'Apollon, dieu de Delphes, et annonce Corinne, la poétesse au grand cœur, reine de l'improvisation, couronnée au Capitole. Cependant, *Delphine* n'écrit pas, sinon une abondante correspondance, qui dessine son parcours accidenté.

Elle n'a qu'à paraître, elle éblouit. Les qualités extérieures qui sont l'apanage d'une reine de salon, elle les possède comme nulle autre. Elle a des dons intellectuels hors du commun. On l'admire, on la recherche, on l'écoute. Pratiquant avec brio l'art de la conversation, elle est l'une des dernières incarnations de la sociabilité des Lumières. Quand elle parle, dit Léonce subjugué, elle révèle le sens de la vie. Cela ne suffisait pas encore : la romancière l'a pétrie de compassion et de bonté, pour creuser en elle l'espace profond de l'intériorité. Telle est *Delphine* d'Albémar : jeune, veuve, riche et cultivée. Affranchie de toute autorité et de toute tutelle, elle réunit les conditions, si rares à l'époque, qui lui permettent de disposer de sa personne, de ses idées, de son cœur et de ses biens. C'est-à-dire qu'elle est très exactement *une femme libre*. Elle en incarne, d'une façon exemplaire, tout au long de cette fable pathétique, le triomphe en même temps que le risque mortel.

Car Staël, malgré son souci de vraisemblance, n'a pas choisi de décrire les atteroiements, l'amertume et la résignation qui seraient le lot d'existences ordinaires. Dans *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne* (1787), Isabelle de Charrière, que Mme de Staël a lue et relue avec passion, a mis en scène un couple qui se manque, à tous les sens du terme : Caliste aime un homme passif et terne, qui capitule vite devant les obstacles. Si Staël lui emprunte un peu de cette asymétrie dans le couple, en décrivant un Léonce trop soumis à l'opinion, elle fait en revanche de *Delphine* une femme entière : sa passion reste sans mélange et ne s'affaiblit pas. Staël est aussi une lectrice fervente de Rousseau, à qui elle a consacré, comme un exercice d'admiration et un hommage critique, son premier essai, à vingt ans – des *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau* (1788). Comme l'a montré Florence Lotterie³, Rousseau joue pour elle le rôle d'un père spirituel, même si elle se fait

¹ Louis Antoine Fauvelet de Bourrienne, *Mémoires de M. de Bourrienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, 9e édition, t. VI, Paris, Auguste Ozanne éditeur, 1839, p. 145.

² Gérard Gengembre, « *Delphine*, ou la Révolution française : un roman du divorce », *Cahiers staëliens*, n°56, « *Delphine*, roman dangereux ? », 2005.

³ Florence Lotterie, « Une revanche de la "femme-auteur" ? Mme de Staël disciple de Rousseau », *Romantisme*, n° 122, 2003.

fort d'apporter un démenti à certaines de ses assertions. Dans sa *Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles*, n'accuse-t-il pas les femmes d'être la cause, par leurs goûts frivoles, de « foules d'ouvrages éphémères » qui « volent tous de la toilette au comptoir » ? N'affirme-t-il pas que leurs écrits, aussi froids que jolis, manquent du « feu céleste » de l'enthousiasme, parce qu'elles « ne savent ni décrire ni sentir l'amour même » ? La tentation était grande, pour sa jeune disciple, de venir corriger ce trait flagrant de misogynie, en démontrant magistralement que la femme est capable de littérature.

Pour écrire *Delphine*, Staël s'est inspirée de *La Nouvelle Héloïse*, comme ne manque pas de le souligner Benjamin Constant dans l'article qu'il lui consacre, le 10 janvier 1803, dans *Le Citoyen français*. Mais dans *Delphine*, souligne-t-il, le scénario rousseauiste est inversé : « c'est l'héroïne qui est libre, et c'est l'amant qui est engagé. » De plus, dans le roman de Rousseau, la femme est faible, la chair aussi. Staël, elle, ne s'est pas pliée à cette loi du réel en campant sa Delphine : l'héroïne se refuse à être la maîtresse de ce Léonce qu'elle adore, quand bien même le désir le pousse à la fuir, le rend violent ou le met à l'agonie. Loin désormais des âges fastes du libertinage, la sexualité est placée sous le signe de l'interdit, tant intime que social. En ce sens, Staël fait de cette jeune veuve une Julie chaste, qui semble bien annoncer « l'École Angélique⁴ » du romantisme et son long cortège de pseudo-vierges intouchables. Elle l'a voulue morale, tournant vers le lecteur le pur visage de l'enthousiasme, qui ne pourra qu'être marqué par la mélancolie et le malheur.

Tout dans *Delphine* tend au sublime. C'est pourquoi elle doit susciter l'empathie, et parler à la communauté des cœurs sensibles. Serments, désespoirs, torrents de larmes, convulsions de douleur, longs évanouissements ponctuent le texte d'autant d'acmé et de morts momentanées. L'amour fait sa révolution à l'intérieur : il porte les héros au paroxysme de l'émotion, au point qu'ils sont souvent au bord d'en mourir. Cette conception intensiviste de la souffrance permet avant tout, pour Staël, de dilater les limites de l'être en l'initiant à des potentialités encore inconnues de lui-même. « Une plus grande intensité de vie est toujours une augmentation de bonheur », écrit-elle en 1798, dans l'avertissement qu'elle joint à la deuxième édition de ses *Lettres sur J.-J. Rousseau* : « la douleur, il est vrai, entre plus avant dans les âmes d'une certaine énergie ; mais, à tout prendre, il n'est personne qui ne doive remercier Dieu de lui avoir donné une faculté de plus ». Toute expérience, même destructrice, avive le sentiment d'être. Il ne s'agit pas cependant de se complaire dans le dolorisme, qui pourrait à terme atrophier l'âme et rendre le cœur aride. La douleur a son versant euphorique, qui dilate les capacités du sujet et l'initie à l'élévation : l'enthousiasme, notion fondamentale dans la poétique staëlienne, provoque le dépassement de l'homme par l'homme, en lui donnant « quelque chose de divin⁵ ».

Le destin d'aimer

Delphine, c'est encore pire qu'une histoire d'amour qui tourne mal : c'est une histoire d'amour qui ne peut jamais avoir lieu. Les héros sont toujours sur le point de s'unir, mais toujours des obstacles s'interposent entre eux. « Comment vivre ni séparés ni réunis ? » (p. 000). En formant ce couple défait, en inventant la formule romanesque de ce rapport empêché, Staël décline une autre version tragique de l'amour impossible que le célèbre *invitus invitam* de Titus et Bérénice. Cette fatalité de la distance et de l'interdit crée un terrain particulièrement propice au roman par lettres, on en conviendra : sans elle, le bonheur des personnages n'aurait pas d'histoire.

Mieux, la vertu sert de moteur paradoxal aux malheurs qui pleuvent sur l'héroïne. *Delphine*, loin de suivre l'action gratifiante de *Paméla ou la vertu récompensée* de Richardson, penche dangereusement vers le scénario de *Justine ou les malheurs de la vertu* du marquis de Sade – comme le mentionne Gilbert Lély, le divin marquis a retranscrit, dans l'un des cahiers consacrés à ses « notes littéraires », pas moins de quarante-deux extraits de *Delphine*, de sorte qu'il s'est constitué, en lecteur attentif, sa petite anthologie aux accents funèbres. Si toute sexualité est évacuée avec soin du récit de Staël, ce roman sensible ne s'emploie pas moins à torturer ses personnages à sa manière. Delphine, ou la « céleste créature » poursuivie, harcelée, séquestrée. Une Merteuil bis (Mme de Vernon) trame un complot contre elle, quand ce n'est pas un soupirant éconduit (M. de Valorbe) qui se venge bassement. Tout conspire à la perdre. On abuse de sa bonne foi et de sa générosité. La pitié est un piège. Peut-on être coupable de compassion, dans une société où règnent l'égoïsme, la froideur, le calcul et l'esprit de parti ?

⁴ Balzac, *Modeste Mignon*, chap. xv, « Un poète de l'École Angélique », éd. d'Anne-Marie Meininger, Gallimard, coll. « Folio classique », 1982, p. 89.

⁵ *De l'Allemagne*, quatrième partie, chap. x, xi et xii.

La machination du malheur est en marche et rien ne peut l'arrêter : elle s'acharne contre cet être à qui tout dans la vie souriait. C'est en dotant richement Matilde de Vernon que Delphine la marie sans le vouloir à Léonce qu'elle aime éperdument. « Je ne sais quelle puissance inexplicable » s'ingénie à séparer ces deux personnages que tout devait unir (p. 000). C'est en sauvant la réputation d'une amie, Thérèse d'Ervin, que Delphine compromet gravement la sienne. Le cercle mondain se resserre en étoupe. La société où elle brillait devient « une sorte de pouvoir hostile » qui la broie (p. 000). Elle a beau fuir, nulle part elle n'a la liberté d'être elle-même. Elle se trouve plus ou moins contrainte d'entrer dans les ordres. *La Religieuse* de Diderot hante ces parages. L'art de la manipulation s'étend même à cette abbaye du Paradis dont le nom sonne comme une ironie. Il est partout, à Paris, à Lausanne, à Zurich. Tout cela se conclut par une marche au supplice et un suicide.

L'auteure s'est-elle représentée dans son personnage en flattant le trait ? Elle est née en 1766, Delphine en 1769. Rosalie de Constant commente en ces termes le roman à son frère Charles, le 19 décembre 1802 : « Elle s'est peinte dans l'héroïne avec des cheveux blonds et plus de grâce, de beauté, de dignité qu'elle n'en a. Mais c'est elle. » Delphine reflète bien des idéaux de Mme de Staël et porte un peu de son vécu, puisque l'expérience sert d'encier à l'écrivain. Cependant, cette petite mise en scène de soi ne saurait être réduite à un exercice de satisfaction narcissique, pas plus que ce récit ne reviendrait à une autobiographie déguisée – même si l'auteure a connu ses propres romans épistolaires.

« L'amour est l'histoire de la vie des femmes ; c'est un épisode dans celle des hommes », note-t-elle dans *De l'influence des passions*. En 1786, elle a épousé le baron Éric Magnus de Staël-Holstein, comme elle protestant, et ambassadeur de Suède. Il lui a permis d'accéder à la noblesse et de rester auprès de ce père qu'elle aime tant ; mais ces qualités objectives ne suffisent pas à combler son cœur, et elle se compte parmi les innombrables mal-mariées dont elle connaît intimement le drame. Longtemps, elle songe au divorce, sans jamais s'y résoudre. Elle aussi, elle a attendu dans les transes les lettres de ses amants, Louis de Narbonne, pour qui elle s'enflamme de 1788 à 1794, puis le comte Ribbing, de 1794 à 1796, avant de répondre à l'amour fou de Benjamin Constant. Elle a brûlé, dans la fièvre, en attendant la missive du bien-aimé qui devait la faire revivre. Elle, la femme émancipée, n'en assume pas moins totalement cette dépendance affective, cette vie à travers l'autre : elle la désire, elle la réclame. Depuis sa première liaison sérieuse, elle s'est consumée dans les larmes et l'insomnie, elle a gémi tragiquement, elle a mendié les phrases absolues de l'amour. Ce n'est pas seulement que le pays n'était pas sûr, ni que la poste était trop lente, ni les correspondances perdues ou détournées. C'est que le sentiment de ces messieurs se refroidissait avec le temps et la distance ; que leurs lettres devenaient de plus en plus brèves et embarrassées.

Loin de la continence de Delphine, qui refuse d'être la maîtresse de Léonce, Mme de Staël ne donne pas la même version de la vertu. Quand elle aime, elle a beau être mariée, elle aime de tout son corps : Louis de Narbonne est le père biologique de ses deux fils, de même qu'Albertine sera la fille putative de Constant, dont elle aura la rousseur. Elle a rêvé pour Narbonne, rallié aux nobles libéraux, de hautes fonctions politiques, qu'elle ne pouvait pas elle-même remplir, n'étant que femme ; grâce à son réseau puissant, elle l'a poussé au ministère de la guerre, en décembre 1791, avant que les événements ne le forcent à émigrer à Londres. Elle-même, depuis la Suisse, l'y rejoint. Il faut imaginer le périple : quelques mois à peine après avoir accouché de leur second fils, elle prend la route en plein hiver, à travers une France ravagée par la Terreur, pour retrouver ses bras. Rien à faire. Ils finiront par se détacher d'elle. L'histoire se répète avec le comte Ribbing, qui préfère élever des moutons au Danemark avec sa mère plutôt que de revenir l'épouser. Elle fatigue les hommes par son intensité sublime. Aucune de ces frasques n'échappe au regard sévère de Suzanne Necker : sa fille se conduit mal. Elle ne suit que son cœur et néglige l'opinion, qui ne se fait pas faute de donner de la publicité à ses adultères. Son image en est d'autant plus vulnérable : ses adversaires politiques se déchaînent en insultes et pamphlets.

De l'écriture

Delphine, ce n'est pas seulement un épisode de l'Histoire de France ; c'est une histoire de femme. Plus encore, c'est l'histoire de la femme. « Je continue mon roman et il est devenu l'histoire de la destinée des femmes présentée sous divers rapports », confie l'auteure à Mme de Pastoret le 10 septembre 1800. En incarnant la condition des femmes, Delphine est conçue pour s'insurger contre leur silence d'objets et leur esclavage moderne : le récit doit poser ce problème et tenter d'y répondre. On peut discuter, comme le fait l'auteure par la suite dans ses « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine*⁶ », sur le statut et les torts du personnage, cet être parfait qu'elle a jeté au monde – geste fatal, puisque Delphine ne cessera de s'y heurter, et

⁶ Reproduites en Annexes, p. 000.

d'être déchirée. Staël l'a mise à la merci des mauvaises langues, des malentendus, des machinations. Celle autour de qui tout le monde faisait cercle se retrouve ostracisée. Qu'a-t-elle fait pour mériter tant de malheurs ?

Delphine a les défauts de ses qualités. Elle ne se plie pas aux diktats de la société. Elle déborde les mœurs et discute les lois. Elle a l'âge des Lumières, qui marque l'autonomisation du jugement, le réveil de la raison et l'écoute du cœur, hors des dogmes et de l'ordre établi, quitte à défier l'opinion et les institutions. C'est pourquoi cette héroïne, toute pétrie de douceur et de charité, demeure une figure essentiellement subversive : « presque sauvage par ses qualités », écrit la romancière dans « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* ». Principe de contestation et facteur de désordre. Extraordinaire, donc inquiétante. « Âme trop susceptible d'enthousiasme ». La réception ne s'y est pas trompée, quand *Le Journal des Débats* a aussitôt dénoncé un roman « dangereux » et « anti-social ». Delphine ne peut qu'inquiéter la société et s'y heurter de front au lieu de s'y intégrer. Elle revendique son indépendance de jugement et sa liberté d'action ; par conséquent, elle doit rester seule.

Car la société qui lui est contemporaine est un instrument de mort. Il lui faut des « victimes humaines ». Sous des dehors policés, c'est une guerre sans pitié que mène l'opinion. Les réputations sont perdues. Les femmes tombent. En entretenant des vies, à travers les voix haletantes de ce roman par lettres et la tristesse centrale d'un grand amour qui ne trouve pas lieu d'être, Staël analyse minutieusement ce qu'a de cruel et de carcéral la condition féminine de son époque. Si romanesque soit-elle, son enquête prend un aspect proto-sociologique manifeste. Elle interroge un monde où le simple fait d'être femme vaut condamnation. Ce temps n'est pas si reculé, et les problèmes qu'avec lucidité la romancière soulève, qu'elle pose avec acuité, n'ont rien d'inactuels. On ne s'étonnera pas de trouver une « édition féministe » de *Delphine* aux Éditions Des Femmes, en 1981. « La révolution a eu lieu, mais une femme parle et le tollé est général », insiste Claudine Herrmann dans sa préface. Une femme parle, et parle au nom des femmes : il s'agit pour Staël de faire exister cette voix, de lui donner une force de conviction, de l'investir d'une éloquence capable de toucher. C'est pourquoi elle écrit à la fois dans la langue analytique et rationnelle des hommes, et dans la langue du cœur et des passions.

Jacques Necker, ce père si bienveillant, avait détourné sa femme de l'écriture, sans obtenir le même résultat avec sa fille, Mademoiselle de Saint-Écritoire, comme il la surnommait. Il a fallu lutter, se déprendre du piège affectif, devenir une de ces « parias » que sont les femmes de lettres, comme Mme de Staël le constate dans *De la littérature* – une de ces « Amazones », écrit Madame de Genlis dans une nouvelle de 1802 intitulée *La Femme auteur*. Ne porte-t-elle pas un peu aussi le deuil d'elle-même à travers ces doubles de plus en plus fantomatiques que sont Delphine, puis Corinne ?

Même Pierre-Louis Ginguené, qui, au début de 1803, fait paraître sur *Delphine*, dans *La Décade philosophique*, l'un des rares articles favorables, souligne le fait que l'auteure, tout comme son héroïne, en refusant de s'en tenir au rôle imparti aux femmes, outrepassa sa sphère : « Une femme d'ailleurs qui joue ce rôle dans le monde quitte réellement celui que la nature et la société imposent également à son sexe ; quelque éclat que vous lui supposiez, elle ne paraît pas alors comme un astre brillant et doux qui éclaire, mais comme une comète qui tourbillonne et déränge tout le système ; et tenez pour certain que si les planètes avaient du sentiment et de l'action, elles se ligueraient toutes contre la comète. » Voici la femme de lettres changée en astre, corps céleste qui, détaché, déviant, heurte de front la société, comète qui fait du monde un chaos en venant s'y cogner. En réponse à cette perturbation dans le cosmos, la loi de l'exclusion sociale trouve aussitôt à se formuler par la métaphore astronomique : coalition des planètes contre le météore.

Les *Mélanges de Mme Necker*, son mari les publiera lui-même, à titre posthume, en opérant une sélection. Les *Réflexions sur le divorce* de Suzanne Necker paraissent en 1794, l'année de sa mort : elle y rappelle le caractère indissoluble et sacré des liens du mariage. C'est prendre position contre le décret révolutionnaire qui a autorisé le divorce, le 20 septembre 1792, après bien des débats. Mais c'est aussi sanctionner l'inconduite de sa fille. Même sur son lit de mort, elle a refusé de la revoir. *Delphine*, en débattant du divorce, peut être lu comme une réponse à ce livre de la mère, qui tombe comme un verdict et prend valeur de testament. Ainsi, l'épigraphe du roman fait entendre la loi de la société, sous forme d'une maxime antithétique : « Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre ». Sage axiome. Le livre démontre le malheur qui résulte invariablement d'une inversion des rôles assignés aux deux sexes : l'homme, Léonce de Mondoville, n'a pas la liberté d'esprit nécessaire pour s'émanciper de l'opinion, et c'est ce qui le perd. Comme son patronyme l'indique, il appartient au monde, immense ville panoptique à quoi nul ne peut se soustraire – de même, le nom de M. de Valorbe, son rival, celui de M. de Fierville, fantoche médisant, ou encore celui d'Oswald lord Nelvil, dans *Corinne*, suggèrent cette atmosphère étouffante de la ville / vile. Son éducation, sa vieille hérédité espagnole, l'ont programmé pour défendre l'orgueil de son nom. Le malentendu est là. Il tient à cette malédiction civilisationnelle : tandis que Delphine ne cesse d'enfreindre les codes pour se répandre en actes généreux, l'ombrageux Léonce est avant tout sensible aux rumeurs et veille à se conformer aux conventions

sociales. Il y met son point d'honneur. Cet écart d'*éthos* alimente les quiproquos et sert de moteur efficace à l'intrigue : malgré leur passion réciproque, ces deux héros ne peuvent, par définition, être ensemble ni à l'unisson. *De l'amour considéré dans ses rapports avec les institutions sociales* : tel pourrait être le sous-titre de *Delphine*.

Cependant, Benjamin Constant souligne bien que cette épigraphe, si elle fait résonner l'avertissement maternel en édictant la loi intangible de la société, ne peut être adoptée sans révolte. Sa mise en avant incite surtout à faire le procès des mœurs contemporaines, ce qui confère au roman une portée critique. En effet, il se charge de dénoncer la « tyrannie de l'opinion » en démontant ses mécanismes. Et Benjamin Constant de dénoncer, pour faire écho à Mme de Staël, dans le compte rendu de *Delphine* qu'il donne au *Citoyen français*, le 10 janvier 1803, « cet esclavage de l'opinion, qu'on peut bien regarder comme la pire de toutes les servitudes⁷ », indépendamment même de la forme que peut prendre le pouvoir politique.

Roman philosophique

En ce sens, Staël révolutionne le genre, c'est-à-dire à la fois les représentations culturelles du sexe féminin et la catégorie littéraire étiquetée « roman ». *Delphine* ne se contente pas de raconter une belle histoire d'amour et de mort ; le livre met en scène, après Goethe et Rousseau, la « passion réfléchissante » qu'analyse *De la littérature* au chapitre XVII. Il déploie les formes d'une sensibilité nouvelle, en tendant le miroir qui permet de les capter et de les penser. Car Staël revendique la dimension philosophique de son roman. Elle participe, à sa façon, à une période de « sentimentalisation de la vie éthique⁸ », selon une formule de Laurence Vanoflen.

Paradoxalement, cette poétique neuve du roman staëlien se fonde dans une forme ancienne, quasi périmée en 1802. *Les Liaisons dangereuses* ont marqué le point d'acmé du genre épistolaire, et datent, dès 1782, sa retombée. Les imitateurs fourmillent, mais déjà, c'est fini : les lettres n'offrent plus le laboratoire d'une découverte ni d'une création, elles qui permirent, par le naturel, par la polyphonie, d'expérimenter de nouvelles modalités de dire et de sentir. Notons que Staël entend bien utiliser toutes les touches et tous les modes de l'instrument qu'elle a entre les mains. Elle donne à chaque personnage son style, mise sur l'efficacité des mots et la valeur performative des lettres. Écrire, dans ce cadre, ce n'est pas raconter, ou pas seulement : c'est directement agir, et agir sur l'autre ; c'est infléchir l'action, par un mensonge ou une confession. De façon symptomatique, quand Delphine fuit et se replie sur elle-même, au début de la cinquième partie, les fragments de son journal qui subsistent métaphorisent sa solitude absolue : la communication n'opère plus, et l'héroïne ne trouve que le refuge désolé, à demi-délirant, du monologue.

En 1800, avec *De la littérature*, Staël vient d'inventer la littérature, qui interroge le fait esthétique dans son rapport aux institutions. Une nouvelle ère s'ouvre, qui détache la fiction du mensonge, et se sert de l'imagination pour intensifier le rapport à la vie même. C'est le réel que la romancière cherche à rendre ; la cohérence vraisemblable du cœur, des comportements et des réactions face à la société. Tout doit être crédible. Le merveilleux ne l'intéresse pas, elle l'a dit dans son *Essai sur les fictions*. Et elle l'a congédié avec impatience. Elle veut l'être même, dans sa vérité : « J'ai voulu seulement prouver que les romans qui peindraient la vie telle qu'elle est, avec finesse, éloquence, profondeur et moralité, seraient les plus utiles de tous les genres de fictions, et j'ai éloigné de cet Essai tout ce qui n'avait point de rapport à ce but. »

Les « romans philosophiques », en ce sens, ne doivent pas constituer une « clause à part ». Tout roman doit avoir une dimension philosophique, revendique-t-elle dans son *Essai sur les fictions*. Il n'est pas un divertissement léger qui détournerait de l'homme et de la morale. Au contraire, il donne forme vivante aux grandes interrogations contemporaines. Il recrée un milieu mouvementé qui permette d'expérimenter la notion de liberté. Et pose la question du bonheur. « C'est dans ce siècle surtout qu'on est conduit à réfléchir profondément sur la nature du bonheur individuel et politique », affirme-t-elle dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Alors même que le bonheur tend à devenir une affaire privée, qui ne peut s'atteindre qu'en se coupant de la vie collective et de la *res publica*, les individus, en temps de Révolution, sont happés par la sphère politique, machine à dévorer les êtres, mais aussi à produire de la libération : c'est

⁷ Compte rendu de *Delphine* par Benjamin Constant, *Le Citoyen français*, 10 janvier 1803 (reproduit en Annexes, p. 000).

⁸ Laurence Vanoflen, « De *Caliste* à *Delphine*, et retour ? *Victoire*. – individu et société dans les romans d'Isabelle de Charrière et Germaine de Staël, *Cahiers staëliens*, n°56, « *Delphine*, roman dangereux ? », 2005.

alors que sont adoptés des décrets et des lois qui touchent à l'organisation de la famille et des pratiques religieuses, au divorce, aux vœux monastiques, et peuvent changer des destinées. Beaucoup plus que des points théoriques, ce sont des êtres qui souffrent, des cœurs qui se demandent ce que ces lois nouvelles peuvent, en pratique, provoquer, appliquées à leurs propres vies. Ce ne sont pas seulement des abstractions ni des grands principes qui sont débattus : ce sont des destinées qui se décident, qui peuvent basculer. Les idées prennent chair. Elles aiment, elles espèrent, elles pâttissent, elles agonisent. Elles peuvent aller jusqu'à se suicider – ainsi de la liberté confiée à Napoléon, en somme.

Dans *Delphine*, l'actualité de la législation révolutionnaire est un actant redoutable. Elle pourrait bien en effet avoir la capacité d'infléchir, voire de réécrire le roman, en effaçant les engagements auxquels les héros ont été forcés, et qui correspondraient, dans un monde immobile, à autant de fatalités irrévocables. Par exemple, tant que la France, contrairement à la Hollande par exemple (comme le prouve le cas de Mme de Lebensei, ex-épouse de M. de T.), interdit le divorce, ce dernier demeure une hypothèse abstraite qui n'affecte pas directement le destin des personnages. Mais il suffit que l'Assemblée en débâte (même si, dans les faits, son adoption se trouve différée jusqu'au 20 septembre 1792) pour que la question se charge d'une potentialité énorme de réorientation romanesque. Ainsi, la longue lettre de M. de Lebensei à Delphine, datée du 27 septembre 1791, lui souffle la possibilité d'épouser Léonce après l'avoir poussé à se séparer de Mathilde, qu'il n'aime pas : « en interdisant le divorce, la loi n'est sévère que pour les victimes, elle se charge de river les chaînes sans pouvoir influencer sur les circonstances qui les rendent douces ou cruelles ; elle semble dire : — Je ne puis assurer votre bonheur, mais je garantirai du moins la durée de votre infortune » (p. 000). Pour ce protestant libéral, dont le nom signifie, en allemand, « Que la vie soit », l'interdiction du divorce qu'a prononcée le christianisme touche à son essence même, qui vise la mortification : « La religion catholique est la seule qui consacre l'indissolubilité du mariage, mais c'est parce qu'il est dans l'esprit de cette religion d'imposer la douleur à l'homme sous mille formes différentes, comme le moyen le plus efficace pour son perfectionnement moral et religieux. »

De même, alors que Delphine, victime d'une nouvelle machination, a prononcé ses vœux monastiques tout en n'adorant nul autre dieu que Léonce, leur interdiction, dès février 1790, peut la relever de cet engagement pris devant l'éternité. Ces mesures deviennent autant de réparations que la vie apporte soudain à des individus brisés par les diverses pressions sociales, en faveur d'une nouvelle respiration, d'un épanouissement amoureux et d'une liberté qui leur rouvrirait le monde. Enfin, Léonce, fidèle au parti royaliste, menace toujours un peu plus de s'engager dans l'armée que les émigrés lèvent contre la France, jusqu'à décider de les rejoindre. En temps de désastre sentimental, il fait de l'Histoire un instrument de suicide honorable. Cependant, les mœurs et les mentalités retardent. La pensée politique de Benjamin Constant mettra souvent l'accent sur ce hiatus entre les avancées de la Révolution et le conservatisme de la société : comme jamais peut-être dans l'Histoire, la tension est maximale entre ces deux forces contradictoires, qui écartèlent les personnages. Ainsi, Mme de Lebensei, que son remariage a comblée, reste « proscrire par l'opinion » ; Delphine, en rompant ses vœux pour Léonce, est perçue comme une religieuse défroquée et s'attire la condamnation générale, d'autant que le deuxième dénouement la conduit en terre vendéenne, vieux bastion du royalisme entré en résistance contre les valeurs républicaines.

Cependant, le roman ne défend pas de manière univoque le divorce ni la rupture des vœux. Si des voix se font entendre en faveur des nouvelles lois, qui revendiquent pour tous le droit moderne au bonheur, Delphine refuse d'inciter Léonce à quitter sa femme : sa liberté s'arrête là où commence le malheur d'autrui – le sacrifice n'est grand que quand c'est de soi-même qu'on l'exige. De sorte que ce roman n'est ni un manuel des mesures révolutionnaires, ni un manifeste en faveur de la liberté à tout prix. Les dilemmes qui se posent aux personnages, et leurs résolutions, par une série de sursauts vertueux, leur permettent de dépasser l'intérêt personnel et de rester fidèles à leur morale intérieure. Aussi, plus qu'il ne tranche ni ne donne de leçon univoque, le roman se propose-t-il de faire « l'éducation de l'âme par la vie », suivant le titre d'un texte ébauché par Staël en 1811. Dans *De l'Allemagne*, au chapitre XXVIII, elle rend hommage aux romans, en montrant combien ce genre controversé a eu le mérite d'initier chacun à sa propre expérience, au point de s'y confondre : « On ne peut plus rien éprouver sans se souvenir presque de l'avoir lu, et tous les voiles du cœur ont été déchirés. » En ce sens, *Delphine* tend au lecteur, à travers les siècles, son dispositif sensible, et lui dédie ces lettres pensives.

TABLE

Préface d'Aurélie Foglia

Note sur l'édition

DELPHINE

Préface

Première partie

Deuxième partie

Troisième partie

Quatrième partie

Cinquième partie

Sixième partie

Conclusion

Annexes

Avertissement pour la quatrième édition

Deuxième dénouement de *Delphine*

Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine*

Compte rendu de *Delphine* par Benjamin Constant

Dossier

Chronologie de Mme de Staël

Chronologie des principaux événements révolutionnaires en regard du roman

Bibliographie indicative

Notes